Prolétaires de tous les pays, unissez-vous!

L'INTERNATIONALE COMMUNISTE

ORGANE DU COMITÉ EXÉCUTIF DE L'INTERNATIONALE COMMUNISTE

PARAÎT SIMULTANEMENT EN RUSSE, EN FRANÇAIS, EN ALLEMAND ET EN ANGLAIS

Paraît sous la direction de *G. Zinoviev* avec la collaboration immédiate des camarades *Lénine, Trotsky, Boukharine, Lounatcharsky, Pokrovsky, Riazanov, Kaménev* (Russie), *Sirola, Manner, Kuusinen* (Finlande), *Höglund, Strœm, Kilborn, Grimlund* (Suède), *Tranmel* (Norvège), *Roland Holst, Pannekœk, Gorter, Wijnkoop, Rutgers, Ravestein* (Hollande), *Blagœv, Kolarov, Kirkov, Kabaktchieff* (Bulgarie), *Gruber, Tomann* (Autriche), *C. Zetkin, M. Albert, Lévy, K. Radek* (Allemagne), *Rothstein, Pankhurst* (Angleterre), *Loriot, Deslinières, Monatte, Guilbeaux, Sadoul, Péricat* (France), *Serrati, Bombaci, Darragoni, Balabanova* (Italie), *Platten, Münzenberg, Münch, Humbert-Droz* (Suisse), *Béla-Kun, Rudas, Koudnyansky* (Hongrie), *Marchlevsky-Karsky* (Pologne), o o o *John Read, Jim Larkin* (Amérique), etc., etc. o o o

o o o o o o o o o o o o o o o o o o

L'Internationale Communiste a déjà publié les articles des camarades *M. Albert, A. Balabanova, V. Bystriansky, N. Boukharine, Henri Guilbeaux, M. Gorky, H. Gorter, K. Gruber, Z. Höglund, N. Lénine, A. Lounatcharsky, D. Maclean, J. Marchlevsky (Karsky), E. Münch, E. Pankhurst, F. Platten, A. Roudnyansky, J. Sadoul, Sirola, K. Timiriazeff, L. Trotsky, Clara Zetkin,* o o o o o o o o o *G. Zinoviev.* o o o o o o o o o

№ 12

2e ANNEE
JUILLET 1920

BUREAUX
PÉTROGRAD, SMOLNY, 32-33
Tél. 161-20 et 1-19.

RÉDACTION:
PÉTROGRAD, SMOLNY,
CABINET DE G. ZINOVIEV

Vladimir Ilitch Lénine.

Adepte lui-même d'une théorie qui affirme la nullité du rôle de l'individu dans le développement de la culture, V. I. Lénine est, à mon avis, un créateur d'énergies sans lequel la révolution russe n'aurait pu revêtir les formes qu'elle a revêtues.

Il m'est arrivé de le comparer bien conditionnellement à Pierre le Grand. On a ri de cette comparaison que l'on trouvait exagérée. Ce n'était là qu'une comparaison relative et conditionnelle; car le rôle de Lénine, réformateur social de la Russie, me paraît inférieur au rôle de Lénine révolutionnaire mondial. Il n'est pas seulement l'homme à la volonté duquel l'histoire a imposé la lourde mission de labourer jusqu'au tréfonds cette fourmilière humaine baroque, bigarrée, fainéante, qu'on appelle la Russie; sa volonté est aussi un impitoyable bélier dont les coups puissants ébranlent les constructions monumentales des états capitalistes de l'Occident et les blocs séculaires hideux des despotismes de l'Orient.

Je continue à penser que la Russie n'est pour Lénine qu'un terrain d'expériences, d'expériences dont la portée doit être mondiale, planétaire. Cette pensée, assombrie par un sentiment de pitié envers le peuple russe, me révoltait autrefois; mais voyant le cours de la révolution russe s'approfondir et s'élargir toujours plus, suscitant et organisant des forces capables de détruire les fondemants mêmes de la société capitaliste, je trouve à présent que, s'il est dans la destinée de la Russie de servir de terrain d'expériences, il serait injuste d'en rendre responsable l'homme qui s'efforce de transformer l'énergie potentielle de la masse laborieuse russe en énergie cinétique, active.

Il est juste que chacun reçoive selon ses mérites. Un peuple gangrené dans l'atmosphère renfermée de la monarchie, inactif et sans volonté, un peuple qui n'a pas foi en lui-même, qui n'est pas assez „bourgeois" pour être fort dans la résistance, pas assez fort pour tuer en lui-même la tendance misérable au bien-être bourgeois, — ce peuple doit évidemment, de par la logique même de sa médiocre histoire, connaître les drames et les tragédies inhérentes à l'existence d'une race passive, vivant à une époque de lutte de classes acharnees, dont la sanglante ignominie de la guerre de 1914—1918 est l'expression la plus infâme.

Je n'ai certes pas l'intention d'écrire un plaidoyer en faveur de V. Lénine. Ni lui ni moi n'en ressentons le besoin.

Mais je le connais quelque peu et lorsque des gens qui se flattent „d'avoir une pensée objective" lui imputent la responsabilité d'une âpre guerre civile, du terrorisme et d'autres crimes, — je me souviens de M. Lloyd George qui en 1913 et 1914 souhaitant bon voyage à des écoliers anglais partant pour l'Allemagne et recevant en Angleterre des instituteurs allemands, prononçait de si beaux discours à l'adresse du peuple allemand, — tout en aiguisant lui-même les baïonnettes, tout en chargeant lui-même les obus qui devaient bientôt déchiqueter la chair des allemands.

Tous ces „grands hommes", et dont le plus grand et le cynique le plus impudent: Clémenceau, le „naïf démocrate romantique

drovo Wilson, les socialistes qui votèrent les crédits de guerre pour la boucherie européenne, les savants inventeurs de gaz asphyxiants et d'autres infâmies, les poètes qui, en 1914 maudissaient l'Allemagne et en 1918 maudissaient l'Angleterre, toute cette écume et cette lie de la vieille société déliquescente, a profondément et peut-être mortellement blessé, de sa main misérable, la culture européenne; et elle continue à sadiquement déchirer la Russie en y encourageant la guerre civile, en l'étouffant par le blocus, en tuant ses petits enfants par la faim et le froid.

Les fautes — s'il faut en parler — ne sont pas des crimes. Les fautes de Lénine sont celles d'un honnête homme; et le monde n'a pas encore connu de réformateur infaillible. Mais Lloyd George, Clémenceau et consorts condamnant tout un peuple aux tortures de la faim et du froid, perpétuant une guerre civile littéralement absurde — car il n'est en Russie, hors „les bolchéviks", aucune force capable de prendre le pouvoir et de réveiller pour le travail productif les énergies d'un pays à bout de forces, — Lloyd George et Clémenceau sont, eux, infaillibles, autant que de vieux forçats, des professionnels de l'assassinat.

* * *

Pour en revenir à Lénine, je tiens à dire que mes sympathies personnelles ne jouent aucun rôle lorsqu'il m'arrive de parler de lui. Je le considère comme un homme digne d'être observé, étudié au même titre que tous les autres sujets d'observation et d'études qui ne peuvent pas ne' pas intéresser en moi le chroniqueur des moeurs de mon pays.

Il parle dans les réunions ouvrières. Sa langue est remarquablement simple. Ses mots sont de fer, sa logique est celle de la hache, mais je n'entends jamais dans ses dures paroles ni un mot de grossière démagogie, ni un mot de banale éloquence. Il parle toujours d'une seule et même chose: de la nécéssité d'abolir l'inégalité sociale et des moyens d'y parvenir. Cette antique vérité sonne dans sa bouche, nette, implacable. Et l'on Woodruw toujours qu'il y croit inébranlablement, qu'il a la foi calme d'un fanatique, — mais d'un savant fanatique qui n'est ni métaphysicien ni mystique. Il me semble que l'individuel, l'humain ne l'intéresse guère; qu'il ne pense qu'aux partis, aux masses, aux Etats. Et il a, dans ce domaine, la prévoyance, l'intuition géniale d'un penseur-expérimentateur. Il a cette heureuse clarté de pensée qui ne s'obtient qu'au prix d'un labeur obstiné, ininterrompu.

Un Français m'a demandé:

— Ne trouvez-vous pas que Lénine est une guillotine qui pense?

J'ai répondu:

— Je comparerais plutôt le travail de sa pensée à celui d'un marteau-pilon — doué de conscience — dont les coups réduisent en poussièrece que depuis longtemps, il fallait anéantir.

Aux petits bourgeois de tous les pays, Lénine doit naturellement paraître l'Attila venu pour saccager la Rome du confort et du bonheur médiocre, fondée sur l'esclavage, le sang et les rapines. Mais de même que la Rome antique avait mérité sa chute, les crimes du monde moderne justifient sa destruction nécessaire. Cette nécessité historique, rien ni personne ne l'écartera.

On s'apitoie quelquefois sur la précieuse culture européenne, on parle avec affliction de la nécessité de la préserver d'une nouvelle invasion des Huns. De semblables propos ne sont sincères et sensés que dans la bouche du révolutionnaire; dans celle des organisateurs et des complices de la honteuse tuerie de 1914—1918 nous n'y voyons qu'un écoeurant mensonge.

Le processus de développement de la culture, s'il faut entendre par là le progrès ultérieur de la science, de l'art, de la technique et, parallèlement, l'humanisation de l'homme, le progrès de la culture ne peut pas être ralenti du fait qu'il ne sera plus l'oeuvre de quelques dizaines de milliers de personnes mais bien celle de masses formées de millions d'hommes.

* * *

Des audaces d'imagination obligatoires chez écrivain me font quelquefois me poser cette question:

— Comment Lénine conçoit-il le monde nouveau?

Et j'entrevois ce tableau grandiose: la terre est pareille à une prodigieuse émeraude magnifiquement taillée et sertie par le libre effort humain. Les hommes sont tous doués de raison. Chacun se sent personnellement responsable de ce qu'il fait et de ce qui se fait autour de lui. Il y a partout des villes-jardins où s'érigent de beaux édifices. Organisées et soumises par sa raison les forces de la nature sont partout mises en oeuvre pour l'homme qui se sent, enfin! le maître véritable des éléments. Son énergie physique ne se dépense plus en peine grossière et malpropre; elle s'est spiritualisée; toute sa puissance se consacre à l'étude des questions essentielles de l'être, auxquels s'attaquait en vain, depuis toujours, la pensée humaine troublée et désorientée par les efforts nécessaires pour expliquer et justifier les faits de la lutte sociale, torturée par la conscience, inévitable dans le monde où règnent ces faits, du combat éternel de deux principes inconciliables.

Ennobli par la technique, ayant acquis une finalité sociale, le travail est devenu le plaisir de l'homme. La raison humaine — ce qu'il y a de plus précieux dans l'univers — est enfin libérée; et, désormais, il n'est vraiment plus rien qu'elle craigne.

Une raison hardie et une perspicacité politique extrême tels sont les traits essentiels de la nature de Lénine. Jamais encore le monde n'avait entendu de langage comparable à celui de la diplomatie qu'il inspire. Qu'il soit brutal, qu'il écorche horriblement les tendres oreilles des diplomates en fracs et en smokings, soit: mais c'est un langage mortellement véridique. Et la vérité demeurea brutale tant que nous ne l'aurons pas faite belle, aussi belle que notre musique qui est une des bonnes vérités que nous avons créées.

Je ne pense pas attribuer à Lénine des rêves qui lui sont étrangers. Je ne crois pas le romantiser. Je ne puis pas me le représenter sans ce rêve magnifique du bonheur futur de l'homme, de la vie radieuse et claire. Plus l'homme est grand, et plus son rêve est audacieux.

Lénine est plus grand que qui que ce soit de mes contemporains et quoique sa pensée soit le plus souvent absorbée par des considérations politiques que le romantique doit qualifier „étroitement pratiques" je suis convaincu qu'en ses rares instants de loisir sa pensée s'envole dans l'avenir merveilleux bien plus loin que je ne puis le concevoir.

Le bonheur humain, commun à tous les hommes, est le but essentiel de toute la vie de Lénine et il doit apercevoir, dans l'éloignement des siècles la fin du grand processus dont sa volonté ascétique et courageuse est le point de départ. Il est un idéaliste, si par idéalisme on entend la cohésion de toutes les forces de sa nature en une seule idée, qui est l'idée du bonheur commun. Sa vie privée est telle qu'à une époque religieuse on en eût fait un saint.

Je le sais: des petits-bourgeois en seront exaspérés, de nombreux camarades en souriront et Lénine lui-même en éclatera de rire. Un saint! Ce mot devient, en vérité, risible et paradoxal, appliqué à l'homme „pour lequel il n'est absolument rien de sacré„ comme s'est exprimé à son sujet un „homme-dieu", d'autrefois, N. Tchaïkovsky, qui fut révolutionnaire. Saint, ce Lénine, que le leader des conservateurs anglais, lord Churchill, personnage cultivé, de bonnes manières appelle „l'homme le plus cruel et le plus dégoûtant".!

Mais l'honorable lord ne contestera pas que la sainteté religieuse exclue rarement la dureté et la cruauté, ce que peuvent démontrer les sanglants pugilats des pères de l'Eglise autour des Conciles universels, l'Inquisition et bien d'autres vilénies. D'autre part la vie civique créa de tout temps, beaucoup plus de saints véritables, si l'on appelle sainteté le don de soi intrépide et désintéressé aux intérêts du peuple, à la liberté.

Réaliste austère et fin politique Lénine de-

vient peu à peu une personnalité légendaire. C'est bien.

Du fond des campagnes reculées de l'Inde, cheminant en secret par les sentiers des montagnes et des bois, risquant leur vie, des indous, tourmentés par le joug séculaire des bureaucrates anglais, viennent à Caboul demander à la mission russe:

— Qui est-ce que Lénine?

Et à l'autre bout de la terre les travailleurs norvégiens disent au Russe quel qu'il soit:

— Lénine est l'homme le meilleur qu'il y ait jamais eu au monde!

Je dis que c'est bien. La plupart des hommes doivent croire pour commencer à agir. Attendre qu'ils se mettent à penser et à comprendre alors que le mauvais génie du capital les étouffe par la misère, l'alcoolisme, l'épuisement, serait trop long.

Il semble nécessaire de rappeler que les entraînements de l'amitié, — comme d'une façon générale, tout ce qui est humain — ne sont pas étrangers à Lénine. En parler est un peu incommode, un peu ridicule, mais les petits-bourgeois du monde entier sont tellement épouvantés, lord Churchill, tournant les yeux vers l'Orient s'exaspère de façon si déplorable pour sa propre santé! Pris de compassion, je crois de mon devoir de rassurer quelque peu les apeurés les irrités, ainsi que les autres ennemis du chef du „bolchévisme".

Il arrive à Lénine de surestimer les bonnes qualités des gens à leur avantage et au préjudice de la cause. Mais presque toujour ses appréciations défavorables — qui sembleraient parfois dénuées de fondement — sont infailliblement confirmées par l'activité ultérieure de ceux qu'il jugea avant même de connaître les résultats de leur travail. Ceci peut servir à prouver, soit que Lénine perçoit mieux les défauts des personnes que leurs qualités, soit qu'il y a partout et généralement beaucoup plus de mauvaises gens que de gens utiles.

La petite flamme d'une tendresse presque féminine transparaît parfois chez ce dur politique et je suis convaincu que la terreur lui coûte des souffrances intolérables — quoique bien cachées. Il est invraisemblable et inadmissible que des hommes condamnés par l'histoire à cette terrible contradiction: tuer les uns pour la libération des autres, n'en soient pas torturés jusqu'au fond de l'âme. Je connais plusieurs paires d'yeux dans lesquels cette brûlante souffrance s'est inscrite à jamais, s'est inscrite pour toute la vie. Tout homicide m'inspire une répulsion physique, mais ceux-là sont des martyrs que ma conscience ne me permettra jamais de condamner.

J'observe que, parlant de Lénine, on voudrait malgré soi parler de tout; et il ne peut sans doute en être autrement parce qu'on parle d'un homme placé au centre et au-dessus de tout.

On peut naturellement dire sur sa personne bien plus de choses qu'il n'en est dit ici. Mais je suis gêné par la modestie de l'homme complètement dépourvu de vanité et qui ne manquera pas de trouver superflu, exagéré, risible le peu qui vient d'être dit. Soit. Qu'il en rie! lui qui sait bien rire. J'espère néanmoins que beaucoup liront ces lignes avec quelque profit.

Ces lignes ont été consacrées à un homme qui a eu l'intrépidité de commencer la révolution sociale européenne dans un pays où un pourcentage considérable des paysans veulent être de petits-bourgeois rassasiés — et ne veulent rien de plus. Cette intrépidité paraît à nombre de personnes, de la folie. J'ai commencé mon oeuvre de stimulateur de l'esprit révolutionnaire en chantant la folie des intrépides.

A un certain moment, un sentiment de pitié, bien naturel, envers la Russie, m'a fait considérer cette folie presque comme un crime. Aujourd'hui que je vois le peuple russe bien plus capable de souffrir avec patience que de travailler avec conscience et probité, je chante de nouveau la sainte folie des intrépides.

Or, Vladimir Lénine est parmi eux le premier et le plus fou.

MAXIME GORKY.